

Crimes roses, héros noirs

Chrystine Brouillet, *Les neuf vies d'Edward*, Paris, Denoël, 1998, 332 p.

Pierre Karch, *Le nombril de Shéhérazade*, Sudbury, Prise de parole, 1998, 178 p.

Michel Désautels, *Smiley*, Montréal, VLB éditeur, 1998, 192 p.

Hélène Rioux

Numéro 94, été 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37611ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rioux, H. (1999). Compte rendu de [Crimes roses, héros noirs / Chrystine Brouillet, *Les neuf vies d'Edward*, Paris, Denoël, 1998, 332 p. / Pierre Karch, *Le nombril de Shéhérazade*, Sudbury, Prise de parole, 1998, 178 p. / Michel Désautels, *Smiley*, Montréal, VLB éditeur, 1998, 192 p.] *Lettres québécoises*, (94), 21–22.

Christine Brouillet, *Les neuf vies d'Edward*, Paris, Denoël, 1998, 332 p., 24,95 \$.
Pierre Karch, *Le nombril de Scheherazade*, Sudbury, Prise de parole, 1998, 178 p., 18 \$.
Michel Désautels, *Smiley*, Montréal, VLB éditeur, 1998, 192 p., 19,95 \$.



Crimes roses, héros noirs

Dire des crimes qu'ils sont roses peut sembler pour le moins cynique — le crime n'est-il pas, par définition, toujours rouge, sinon noir... ? Dans deux des romans dont il est ici question, les crimes sont certes loin d'arborer une couleur tendre. C'est plutôt le ton sur lequel ils sont racontés qui folâtre entre le badinage et la dérision. Mais le dernier a, lui, une teinte résolument crue.

ROMAN
Hélène Rioux

QUI A DÉJÀ LU CHRYSTINE BROUILLET sait qu'elle s'intéresse aux vies antérieures, à la sorcellerie, aux crimes et aux chats. Son dernier roman, *Les neuf vies d'Edward*, intègre habilement tous ces ingrédients. L'auteure nous y raconte l'histoire de Delphine Perdrix, une photographe québécoise installée à Paris avec son chat Edward, et qui, en cherchant l'homme de sa vie, se retrouve mêlée à une sombre histoire de trafic d'esclaves.

Delphine a trente-cinq ans et semble n'avoir encore vécu que des amours sans lendemain, de décevantes aventures. Cette suite de déconvenues n'est pourtant pas parvenue à entamer son optimisme. Delphine est une hédoniste impénitente, gourmande et sensuelle, une femme bien en chair à qui une peine d'amour ne coupe pas l'appétit. Dans le cadre d'un reportage pour *Paris-Match*, elle doit photographier un homme d'affaires à la mode, Alain-Justin Leguay. Elle se poste donc derrière la grille d'un jardin pour le croquer à son insu lorsqu'il va sortir d'un restaurant, mais voilà qu'un inconnu approche.

Un être magnifique. Un demi-dieu dont la veste de lin n'était même pas froissée. L'homme était grand, mince et avait la démarche nonchalante d'un guépard qui n'a pas encore faim. (p. 52)

Voilà comment le perçoit la photographe qui, bien entendu, sera, pour son malheur, obnubilée par cette beauté féline.

Heureusement, le chat veille sur elle

Car le personnage le plus intéressant du roman, ce n'est pas le mystérieux inconnu, ni même Delphine, d'ailleurs. C'est Edward, le chat. Celui-ci en est à sa huitième réincarnation, la dernière, si on en croit la légende, et il n'a pas oublié les existences antérieures qu'il a passées avec, entre autres, un Templier, un écrivain public, une sorcière, un chef cuisinier et une modiste juive pendant l'Occupation. Sa vaste expérience de la vie lui permet de détecter les intentions cachées des gens qui entourent Delphine. Il les reconnaît à leur odeur et à quelque chose d'autre, d'indéfinissable, qui n'est perceptible qu'à l'intuition des chats comme lui. La plupart du temps, il a connu les gens qui approchent sa maîtresse, eux ou leurs semblables, dans une vie passée. Et, chose étrange, si les méchants ne se sont pas bonifiés d'une existence à l'autre, les bons d'antan semblent pour leur part s'être encore améliorés. Mais nous sommes dans la fiction, rappelez-vous...

Qui a déjà lu Christine Brouillet sait aussi qu'elle a du métier. Elle écrit bien et sait mener une intrigue tambour battant. Elle a de l'humour, un sens aigu de l'observation et beaucoup de sensibilité pour décrire odeurs, saveurs, textures et atmosphères, des qualités qui évitent à ce roman de sombrer dans l'harlequinade avec laquelle il flirte parfois dangereusement. *Les neuf vies d'Edward*, sans nous apporter vraiment de surprises, démontre une fois de plus le talent de son auteure.

Crimes roses

Sam, l'héroïne du dernier roman de Pierre Karch, a des traits en commun avec Delphine Perdrix. Plutôt paumée, sentimentalement parlant, elle fait preuve de la même naïveté désarmante et se retrouve, elle aussi, mêlée contre son gré à une histoire criminelle. Meurtres et contrebande, cette fois.

Le nombril de Scheherazade a pour cadre le club de vacances Las Palmas, aux Bahamas. Chaque soir, Sam, déguisée en acteur lui-même travesti en Scheherazade, raconte à son public des histoires qu'elle invente en s'inspirant directement des *Mille et une nuits*. Plusieurs individus louches se fauillent dans l'auditoire. Sam les voit, les devine ou les reconnaît, et parsème, à leur intention, ses contes d'énigmes. C'est ainsi que la fiction ne cesse d'intervenir dans la réalité.

À l'instar de son héroïne, Pierre Karch se plaît à semer la confusion chez son lecteur. Il mêle les genres, intercalant des fragments de contes orientaux dans une intrigue policière un peu tirée par les cheveux, ce qui rend l'exercice pour le moins déroutant, les liens devant unir le tout n'étant pas toujours convaincants. Le projet ne manque pas d'originalité ni d'intérêt. Pourtant, une fois qu'on a refermé le livre, il ne nous en reste qu'un souvenir plutôt flou. J'aime quand un auteur laisse de l'espace à mon imagination. Je considère que c'est là une marque de générosité, de respect pour l'intelligence du lecteur. Dans ce cas-ci, Pierre Karch a — délibérément, sans doute — laissé beaucoup de blancs, et j'avoue n'avoir pas pu tous les remplir. J'avais davantage l'impression d'avoir lu



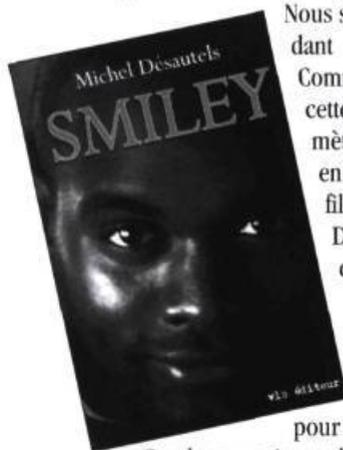
Christine Brouillet

un scénario de film. Car *Le nombril de Scheberazade* ferait un excellent film, j'en suis convaincue. Plein de rebondissements, de situations rocambolesques, de clins d'œil. Un peu comme les premiers Lelouch.

Pierre Karch nous avait déjà donné, en 1988, *Noëlle à Cuba* et, cette fois encore, il excelle dans la description de ces milieux artificiels que sont les clubs de vacances où des gens qui n'ont rien en commun se rassemblent pendant quelques semaines.

Héros noirs

Le prix Robert-Cliche a été remis l'automne dernier à Michel Désautels pour son roman *Smiley*.



Nous sommes à l'été de 1996, à Atlanta, pendant les Jeux olympiques du Centenaire. Comme d'habitude, l'événement capital de cette célébration est la course du cent mètres. Des sommes astronomiques sont en jeu et la gloire attend le vainqueur au fil d'arrivée.

Des destins vont se croiser pendant ces quelques jours de fièvre. D'abord celui de James Jackson, l'aspirant au titre convoité d'homme le plus rapide du monde. Puis, celui de son entraîneur, Madiba, qui a abandonné l'écriture pour se consacrer à son poulain. Et celui de

Gunther, un journaliste allemand intègre qui couvre les Jeux, et celui d'elle, une ensorceleuse mandatée par une chaîne de

télévision et prête à tout pour obtenir une entrevue exclusive avec le champion. Dans ce roman, tout le monde est d'ailleurs prêt à tout, tout le monde est mû par son idée fixe. Les athlètes se dopent à qui mieux mieux et le scandale menace d'éclater à tout moment tandis que les gros bonnets du mouvement olympique, du milieu politique, des commanditaires et des chaînes de télévision tirent les ficelles dans les coulisses.

Et puis, il y a Smiley, un jeune Noir, doux rêveur inoffensif qui travaille dans une trattoria d'Atlanta. « Son surnom, il le portait au milieu de la figure » (p. 11), nous dit l'auteur. Oui, Smiley sourit. Malgré la tristesse de son existence, malgré la pauvreté, la misère morale, malgré O'Connor, un flic vicieux qui le manipule et qui l'exploite, Smiley sourit. Il sourit parce que c'est dans sa nature de le faire, il sourit, comme on dit, pour ne pas pleurer. Une rencontre avec Madiba va, pour un instant, mêler son destin misérable à celui des autres.

Ce thriller — car c'est vraiment un thriller, qui nous tient en haleine de la première page à la dernière — est écrit avec une maîtrise parfaite. L'auteur sait de quoi il parle et sa connaissance du milieu ajoute encore un intérêt à la lecture. On a l'impression d'y être. Tout en expliquant, d'une certaine façon, les enjeux considérables dont il est question, il a su doser de façon équilibrée les descriptions de compétitions, les scènes érotiques et l'analyse psychologique des personnages, tous crédibles.

En cette époque où tant de scandales — dopage, corruption et *tutti quanti* — éclaboussent l'image du mouvement olympique, Michel Désautels nous brosse ici un portrait extrêmement lucide de toute l'entreprise. Ceux qui y croyaient encore n'auront plus qu'à changer de chaîne. 🐼



Pierre Karch



TRIPTYQUE

Tel. et téléc.: (514) 597-1666 Site Web: www.generation.net/triptyque



Yvon Montoya et Pierre Thibault

FRÉNÉTIQUES

Entretiens, 144 p., 18 \$

Quelle est votre perception de la culture au Québec à l'aube du XXI^e siècle?

René-Daniel Dubois, Louise Dupré, Francis Dupuis-Déri, Jean-Claude Germain, Suzanne Jacob, Marie-Andrée Lamontagne, Geneviève Letarte, André Major, Wajdi Mouawad, Maxime-Olivier Moutier, Serge Ouaknine, Régine Robin, Gaëtan Soucy



Pierre Manseau

LA COUR DES MIRACLES

Roman, 271 p., 20 \$

La cour des miracles, c'est l'histoire de Benoît, dit le petit Rat, un enfant trouvé dans la neige et recueilli par les demoiselles d'une maison close. L'histoire de Marie-Belle, une fillette aux cheveux d'or et à la voix brisée, qui deviendra voltigeuse. L'histoire enfin de Tuque-à-Pompon, de Baby Laure, de Manon Castagnettes et de tant d'autres aux prises avec les difficultés de la vie et qui apprennent à les surmonter.

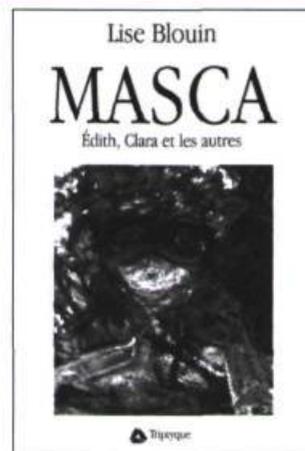


Claude Forand

LE CRI DU CHAT

Polar, 220 p., 19 \$

Dans un petit patelin comme Chesterville, les homicides sont aussi rares que les subventions gouvernementales. Pas surprenant alors que la mort violente de l'homme d'affaires le plus riche de Chesterville, J.A. Bussières, secoue la population locale : qui pouvait donc le haïr au point de l'assassiner, un soir de pluie, dans le cimetière communal?



Lise Blouin

MASCA

ou Édith, Clara et les autres

Roman, 250 p., 19 \$

Édith, la fondatrice du théâtre Masca, porte l'imaginaire au pouvoir. À tous ceux qui en sont capables, elle propose d'affirmer leurs rêves, de dépasser leurs limites. Jamais elle n'aurait soupçonné que son propre fils, Hubert, oserait plus que tout autre outrepasser ses propres règles.